



LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.leston@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com
Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'en est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parer à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant maintenues par la science qui altère leur autorité d'antan.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'Autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insondable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend au sérieux le concept de passion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966

Leçon 4, le 25 janvier 2024 : Commentaire de la thèse III, « Les ressorts d'agressivité décident des raisons qui motivent la technique de l'analyse. », deuxième partie, pages 107 à 109.

PSYCHOTHÉRAPIE / PSYCHANALYSE (ou) Présence de l'analyste¹

Par Remi Lestien

INTRODUCTION

Lors de la troisième soirée des Leçons d'introduction à la Psychanalyse, Éric Zuliani nous a largement développé la phénoménologie de la séance analytique qui peut pratiquement se résumer à l'expérience du transfert. Freud en a découvert les mécanismes et c'est à partir de ceux-ci qu'il a mis en place une technique rigoureuse. C'est même grâce à ce support que l'on peut rendre compte de cette expérience et de ses effets.

Cent-vingt-cinq ans après cette découverte, l'offre de « soin psychothérapeutique » s'est considérablement diversifiée sans que, loin de là, cette rigueur se retrouve dans tout ce qui est proposé au public. Depuis une vingtaine d'années la prolifération de ces méthodes est telle qu'il vaut la peine de s'y repérer. Il y a d'abord les psychothérapies relationnelles qui, par bien des égards, ressemblent à la psychanalyse, il y a ensuite toutes les pratiques qui utilisent le corps comme support essentiel – les techniques du souffle, les relaxations, la sophrologie, les méditations de pleine conscience, les pratiques comme le yoga... – il y a ensuite les disparates divinations qui ont une histoire remontant à l'antiquité, il y a les directions de conscience, qui avaient leur noblesse religieuse, et qui s'appellent dorénavant coaching !!! Signe des temps. Enfin il y a toutes les méthodes qui considèrent plus directement que le cerveau est le nœud de l'affaire : les thérapies cognitivo-comportementales, et diverses autres techniques de rééducation ou de conditionnement – finalement toutes ces dernières sont bien des thérapies neuro-cérébrales... qui se dispensent de l'échange de paroles.

Paradoxalement, ce qui rassemble toutes ces pratiques, très diverses, c'est que le transfert y est toujours à l'œuvre... même s'il est ignoré ou utilisé de façon détournée – cela va de la

¹. Ce titre a déjà été utilisé par Jacques-Alain Miller dans un texte paru dans *la Cause Freudienne* n° 22. Ce titre y était plus précisément « Psychothérapie et Psychanalyse ». (Le et y trouve sa justification que je ne vais pas traiter ici).

suggestion à la ré-assurance ou à l'éducation, voire au dressage consenti, en passant par l'empathie et l'hypnose. À première vue, rien qui permettrait qu'on y décèle la moindre agressivité.

C'est pourtant avec ce texte sur l'agressivité² que nous pouvons saisir ce qui distingue ces pratiques de l'expérience analytique. Ce qu'avance Lacan dans le texte que nous travaillons cette année est donc vraiment précieux et peut nous servir de boussole pour nous orienter dans cette jungle de propositions. Éric Zuliani nous a déjà fortement éclairés quand il a pointé que Freud avait mis à jour et distingué deux registres : celui où il s'agit de manier la parole (interprétation) ; celui où il s'agit de manier le transfert et ses passions. C'est autour de cette affaire de transfert que l'on peut s'y retrouver. Affaire, parce qu'il s'agit d'une tractation, d'un pacte qui se noue, dont il faut reconnaître les ressorts inconscients.

Dans cette troisième partie, nous insisterons plus précisément sur ce qu'elle nous apprend de la présence de l'analyste.

I — LE MIROIR PUR D'UNE SURFACE SANS ACCIDENTS³

Je reprends d'abord l'exemple que nous apporte Lacan. Une jeune fille atteinte d'une incapacité à se tenir debout et à se déplacer – ce que l'on pouvait interpréter comme une manifestation hystérique – résistait à toutes les manœuvres de suggestion thérapeutique. L'intention agressive, inconsciente, se réactualise pendant les séances. Cette jeune fille associait la figure de l'analyste à celle de son père – de toujours elle avait été confrontée à l'imgo d'un père dont la figure lui était restée comme dangereuse. Pour éviter de se retrouver dans une impasse, Lacan interprète à partir de ce qu'il avait entendu de sa biographie : Ce père vous a fait défaut⁴. Cela fait mouche aussitôt, ses symptômes concernant la marche cèdent sans, précise Lacan, « qu'elle n'y eut vu plus que du feu, la passion morbide d'ailleurs ne se trouvant pas pour autant affectée.⁵ »

Qu'est-ce que cela signifie ? C'est qu'elle reste dans l'ignorance de tout ce qui vient de se passer. Elle est agressive « à l'insu de son plein gré » et cela se rejoue avec la personne de l'analyste. L'instance du moi est aux prises avec un symptôme dont il ignore qu'il y est pour quelque chose. La manœuvre de Lacan est d'extraire de l'image fascinante une fonction. Quand un appui symbolique est dégagé, le moi peut abandonner son engluement imaginaire. Autrement dit, la restauration subséquente de la fonction paternelle, même si elle est particulièrement défailante, remet la jeune fille d'aplomb – c'est-à-dire qu'elle n'est plus obligée pour mettre en jeu sa tendance agressive, vis-à-vis du père, d'y mettre son corps. Il lui restera à analyser les symptômes engagés dans cette tendance, et particulièrement découvrir ce que, comme femme, elle veut vraiment.

Lacan évoque l'attitude de l'analyste comme devant s'apparenter à la présence « d'un miroir pur d'une surface sans accidents ». Soit un miroir qui révèle l'intention symbolique sans être obscurci par l'imaginaire qui brouillerait le reflet. Il s'agit de faire apparaître l'imgo enfouie. Ce terme de révélateur m'évoque le développement des photos⁶. Passons sur cette métaphore et revenons au terme de pureté qui n'est en aucun cas une neutralité ou une absence

² Lacan, J. « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

³ *Ibid.*, p. 109.

⁴ *Ibid.*, p. 108. La citation exacte est : « [Je lui fis remarquer] que l'appui lui avait manqué ».

⁵ *Ibid.*

⁶ Cf. Par exemple *Blow up* de Michelangelo Antonioni avec l'épisode central des photos d'un parc parmi lesquelles se révèle la présence d'un cadavre.

– c'est une présence particulière de l'analyste. Pour l'évoquer plus précisément reprenons le texte.

II — MOI ET SUJET

Ce que nous constatons tous les jours, c'est que le sujet que nous devons à la révolution freudienne, est, en effet, en permanence menacé d'être rabattu sur l'instance du moi. Cette menace était d'autant plus grave qu'elle était entretenue, alors, par tout un courant de la psychanalyse que l'on a appelé les post-freudiens et plus particulièrement celui émigré aux États Unis qui avait développé une psychanalyse adaptative, l'ego-psychologie. C'est contre l'affadissement, pour ne pas dire le détournement de l'expérience freudienne que Lacan lutte dans cette communication lors du Congrès de 1946.

L'individu qui demande à rencontrer le psychanalyste a conscience d'une difficulté qui embarrasse son existence sans savoir comment s'en débarrasser. Mais qu'est-ce qu'avoir conscience ? Toute la connivence sociale et soignante s'acharne à vouloir que l'individu récupère son autonomie, et un jugement plus adapté de sa réalité. La pleine conscience d'un moi qui souffrirait moins. Lacan tranche :

« Bref, nous désignons dans le *moi* ce noyau donné à la conscience, mais opaque à la réflexion, marqué de toutes les ambiguïtés qui, de la complaisance à la mauvaise foi, structurent dans le sujet humain le vécu passionnel ; ce "je" qui, pour avouer sa facticité à la critique existentielle, oppose son irréductible inertie de prétentions et de méconnaissance à la problématique concrète de la réalisation du sujet. ⁷ »

La conscience est donc bien ce qui enveloppe ces ambiguïtés entre le moi et le sujet – lever cette ambiguïté est l'enjeu crucial. Nous allons détailler comment Lacan se sert d'abord de Sartre pour détrôner le moi, puis fait retour à Freud pour révéler l'inconscient dans toute prise de parole.

RETOUR RAPIDE SUR LE MOI

Mais commençons par revenir sur les genèses de ce moi. Si nous y revenons à chaque soirée, c'est que ce texte porte tout entier l'empreinte du stade du miroir avec lequel Lacan rendait compte tout à la fois de la construction imaginaire de l'individu et de son intrication avec la structure symbolique. Le moi se trouve pris dans une aliénation imaginaire (qui n'a rien à voir avec l'imagination) : C'est la puissance de l'image au miroir qui attire les identifications et fédère les pulsions libidinales.

« Tu te plais à plonger au sein de ton image. ⁸ »

La forme de l'image est formatrice ⁹. En effet, c'est la forme de l'image qui est agissante et non son contenu. Car l'image n'est qu'un espace vide, un manque d'être où le moi se précipite pour y déposer toutes les identifications possibles. C'est la place du manque, la place qu'il faut

⁷. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 109.

⁸. Baudelaire Ch., « L'homme et la mer », *Les fleurs du mal*, in *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, coll. La Pléiade, 2006, p. 19 :

« Tu te plais à plonger au sein de ton image
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage. »

⁹. Cf. Le titre donné au texte de 1949 est « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, *op. cit.*, p. 93.

vider pour que puisse opérer l'interprétation symbolique. C'est la place de la mort imaginaire comme pourra le dire Lacan. Par ailleurs, l'image est unifiante, certes, mais à la condition qu'elle puisse être authentifiée par l'instance de l'Autre. Il faut donc déjà remarquer une intrication entre l'imaginaire et le symbolique. C'est à ce nœud que se situe l'imaginaire dont parle Lacan à plusieurs reprises. Enfin dernière remarque, l'effet de jubilation qu'en subit le moi est certes indispensable pour parer à la déréliction du petit enfant, mais il ne saurait durablement y donner parfaite réponse, il y aura toujours un reste que ces images de son corps et de l'autre, ne peuvent résorber. C'est autour de ce reste qu'il faut situer la pulsion de mort. Ce reste pulsionnel, Lacan le désigne, dans ce texte, par deux syntagmes : le *kakon* et les mauvais objets internes. Enfin, ce qui s'en déduit, qu'Éric Zoliani a remarquablement situé, c'est la transitivité de cette image avec la rivalité paranoïaque que cela entraîne pour le moi.

Que faut-il en retenir ? C'est que le moi est construit sur un manque – le système perception conscience tente en permanence de faire oublier le caractère illusoire de cette construction. L'individu humain se leurre lui-même et trompe son monde en se laissant obnubiler par l'évidence. C'est armé de cette méconnaissance qu'il y trouve son assurance ou son manque d'assurance. Bref l'individu contemporain sait ce qu'il dit et il est ce qu'il dit.

LACAN AVEC SARTRE : LA MAUVAISE FOI

Dans le court paragraphe que j'ai cité tout à l'heure, quelques termes sont saisissants : « complaisance à la mauvaise foi », « facticité¹⁰ », « critique existentielle ». Ce vocabulaire appartenait à tout un courant de la philosophie existentielle et tout particulièrement à l'œuvre de Sartre. Lacan se réfère particulièrement au livre écrit en 1943 par Sartre *L'être et le néant*. Le moi y est décrit comme factice et jouant un rôle dont il ignore tout, quand il se présente dans le monde. C'est sa mauvaise foi qui est particulièrement manifeste dans l'exemple célèbre du garçon de café : « Considérons ce garçon de café. Il a le geste vif et appuyé, un peu trop précis, un peu trop rapide, il vient vers les consommateurs d'un pas un peu trop vif, il s'incline avec un peu trop d'empressement, [...] Il joue, il s'amuse. Mais à quoi donc joue-t-il ? Il ne faut pas l'observer longtemps pour se rendre compte : il joue à être garçon de café.¹¹ »

Le garçon de café qui veut incarner l'essence même du garçon de café a ainsi une conduite de mauvaise foi – il croit vraiment qu'il est garçon de café. Ce qui prévaut dans la mauvaise foi sartrienne c'est le rapport que l'individu entretient avec ce qu'il croit être, prisonnier du jeu qu'il joue à son insu, le moi se croit et y croit. Cette mauvaise foi ne représente pas un mensonge à l'autre, mais bien un mensonge à soi-même¹².

On saisit que le moi est une construction, une facticité, qui veut ignorer la liberté de l'acte. Mais insistons, cette liberté de l'acte développée dans *L'être et le néant*, n'a absolument rien à voir avec l'inconscient freudien. Lacan ne se sert de Sartre que pour mieux confondre les prétentions du moi qui refuse de risquer son ignorance dans ce dialogue particulier qu'est l'expérience analytique.

¹⁰. Sartre J.-P., *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2003, p. 91 : « [d]'être une *facticité* et une *transcendance*. Ces deux aspects de la réalité humaine sont, à vrai dire, et doivent être susceptibles d'une coordination valable. Mais la mauvaise foi ne veut ni les coordonner ni les surmonter dans une synthèse. Il s'agit pour elle d'affirmer leur identité tout en conservant leurs différences. »

¹¹. *Ibid.*, p. 94.

¹². *Ibid.*, p. 82. « Nous acceptons volontiers que la mauvaise fois soit mensonge à soi, à condition de distinguer le mensonge à soi du mensonge tout court. »

LACAN AVEC FREUD

L'enjeu de la séance analytique est de dégager le sujet de l'inconscient de l'instance du moi soumis à ses passions. Et pour cela la psychanalyse n'a qu'un seul médium, la parole qui charrie les manigances du moi avec ses manifestations « d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge. ¹³ » Ces manigances mensongères sont sans doute inéluctables dans tout exercice de la parole avec un autre. C'est ce que précise Lacan quelques années plus tard « Car l'homme qui, dans l'acte de la parole, brise avec son semblable le pain de la vérité, partage le mensonge. ¹⁴ »

Mais parmi toutes les variétés de mensonge que charrie le fait de parler, il y en a une très particulière sur laquelle Freud avait insisté : c'est la dénégation. Lacan reprend deux fois ce terme, notamment dans ce paragraphe :

« Je caractérise cette instance [du moi], non [comme la] *perception-conscience*, mais par l'essence phénoménologique qu'il a reconnue pour être le plus constamment la sienne dans l'expérience, sous l'aspect de la *Verneinung*, et dont il nous recommande d'apprécier les données dans l'indice le plus général d'une inversion préjudicielle. ¹⁵ »

Die Verneinung est le titre d'un petit texte de Freud publié en 1925 auquel il accorde la plus grande importance. À la traduction en français de son titre par la négation, Lacan préfère celui de dénégation. Certes, ce texte traite d'une façon générale de la négation dans l'utilisation de toute langue, mais ce qui intéresse surtout Lacan c'est que cette négation dévoile une autre intention que celle que croit manifester le locuteur.

Lacan qualifie sobrement cette *Verneinung* d'« inversion préjudicielle ». Cela ne peut se comprendre que si l'on oublie le sens contemporain de préjudice – ce qui fait du tort. Il faut au contraire garder son étymologie : ce qui précède le jugement. C'est ce sens que possède toujours préjudiciel en langage juridique. La question préjudicielle est une question préalable qui doit être soumise à examen avant toute action judiciaire. L'inversion préjudicielle signifie donc tout simplement que l'énoncé d'un témoin, quand il est introduit par une négation, transforme ce témoin en prévenu aussitôt mis sur la sellette. Ici plus particulièrement ce qui est dénié par le sujet devient un énoncé crucial dont il ne peut s'abstraire – « Tu l'as dit ».

« “Vous allez maintenant penser que je veux dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement cette intention.” Nous comprenons, que c'est le renvoi, par projection, d'une idée incidente qui vient juste d'émerger. Ou bien : “ Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle. » Nous rectifions : donc c'est sa mère. Nous prenons [...] la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation, et d'extraire le pur contenu de l'idée incidente. C'est comme si le patient avait dit : “ certes c'est bien ma mère, dont l'idée m'est venue à propos de cette personne, mais je n'ai aucun plaisir à donner crédit à cette idée incidente.” ¹⁶ »

Il serait très intéressant de reprendre tout le texte de Freud tellement il est lumineux. Contentons-nous d'ajouter ceci : Un contenu de représentation ou de pensée refoulé peut donc se frayer la voie jusqu'à la conscience à la condition de se faire nier. La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, de fait déjà une suppression du refoulement, mais certes pas une acceptation du refoulé.

Autrement dit le désir (refoulé et inconscient) se glisse dans la dénégation sans être reconnu.

¹³. *Ibid.*, p. 108.

¹⁴. Lacan J., « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite », *Écrits, op.cit.*, p. 379.

¹⁵. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 108-109.

¹⁶. Freud S., « La négation », *Résultats, idées, Problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 135.

Freud précise que le pas de côté du locuteur se dégageant de la vérité de ce qu'il veut vraiment dire, s'accompagne d'une touche de plaisir. La dénégation comporte bien la sourde satisfaction du renoncement au désir inconscient du sujet, et le soulagement provoqué par l'ignorance.

De façon générale, La négation est un moyen commode, dont aucune langue ne peut se passer ; elle est un outil indispensable pour la pensée, mais ce qui nous importe, c'est que cette négation, dans l'expérience analytique, soit élevée au rang d'une dénégation qui devient alors une modalité particulièrement malicieuse d'accéder à l'Autre scène... et de permettre que le moi jette le masque. Nulle preuve plus forte de la découverte réussie de l'inconscient, que lorsque l'analysant y réagit par cette phrase : « *cela je ne l'ai pas pensé* ou : *à cela je n'ai (jamais) pensé.* ¹⁷ »

D'une façon très amusante, Freud nous explique que pour obtenir un éclaircissement sur le refoulé inconscient, vous pouvez demander à quiconque de dire quel est le sens le plus invraisemblable qu'il pourrait donner d'une action qu'il aurait faite. À sa réponse, vous pouvez aussitôt penser qu'il vient d'avouer le plus intime du refoulé.

III – PRÉSENCE DE L'ANALYSTE

Lors des trois premières soirées des Leçons d'introductions nous nous sommes intéressés à cette expérience universelle que représente tout échange de paroles entre deux personnes. Nous avons repéré ce que la psychanalyse enseigne sur la passion qui s'empare inévitablement de cet échange. Parler se fait toujours sur un fond d'ignorance, avec une demande d'amour et son envers de haine. Quel peut être l'impact de la tendance agressive de l'analysant sur l'analyste? Éric Zuliani a commencé d'en broser la réponse.

Reprenons le texte : « Ce que nous cherchons à éviter pour notre technique, c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée [...] Encore, répétons-le, cette *imago* ne se révèle-t-elle que pour autant que notre attitude offre au sujet le miroir pur d'une surface sans accidents. ¹⁸ »

Repérer l'intention agressive à l'encontre de l'analyste ne doit pas entraîner la mise en lices d'un ego avec son alter ego. Cette rivalité imaginaire n'aurait comme conséquence que d'arrêter tout déchiffrement de l'intention. La présence de l'analyste revient au contraire à savoir ce que parler veut dire – son analyse le lui a fait découvrir. Le maniement de la parole se fait donc bien au nom de la vérité du symptôme et le silence, en tous cas la retenue, sont des modalités de cette présence. Le nœud inaugural du drame analytique dont le transfert négatif est la conséquence, repose sur la coexistence du champ de la parole et du champ des passions – un antagonisme qu'Éric Zuliani nous avait expliqué avec une grande précision. Je n'y reviens pas. Plus tard dans l'enseignement de Lacan, cette vérité requerra un au-delà de ce maniement de la parole. La présence exigée pour l'analyste sera d'endosser le désir lui-même – être à la place du désir pour que l'analysant y affronte sa demande de savoir et découvre son propre désir. Finalement cela ira jusqu'à même devoir incarner la cause du désir. On perçoit que ce que Lacan en 1946 appelle une dépersonnalisation ¹⁹, n'est pas la neutralisation du personnage de

¹⁷. *Ibid.*, p. 139.

¹⁸. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 108 et 109.

¹⁹. *Ibid.*, p. 106 : « nous nous dépersonnalisons, et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité. »

l'analyste, mais une position éthique d'une particulière rigueur – une présence vivante que Lacan cernera de plus en plus rigoureusement.

« Ayez le courage de votre lâcheté ²⁰ »

Un analysant, d'une confondante gentillesse, relate l'aimable plaisanterie qu'il a faite à une veille dame. "Armand attend un enfant" Cette plaisanterie se révèle bien cruelle — un coup de pied de l'âne adressé à cette femme qui reflète bien au fond une tendance agressive plus générale tout autant adressée à son analyste. Malgré son application, il voudrait bien rester à l'abri, en dehors de l'analyse, tout en étant présent. C'est un peu avant dit : « Je continue mon analyse, poisson d'avril !! » Mais cette tendance agressive est si bien contenue qu'elle ne se manifeste que par une intention agressive camouflée dans ses symptômes.

Lacan précise en effet à propos de la névrose obsessionnelle : « Ces nœuds sont plus difficiles à rompre, on le sait, dans la névrose obsessionnelle, justement en raison de ce fait bien connu de nous que sa structure est particulièrement destinée à camoufler, à déplacer, à nier, à diviser et à amortir l'intention agressive, et cela selon une décomposition défensive, si comparable en ses principes [...] à des "fortifications à la Vauban" ²¹ ».

L'analyste coupe la séance en éclatant de rire.

« Armand attend un enfant » – l'énoncé mériterait d'être pris au pied de la lettre. Il n'en est pas là.

La coupure et l'éclat de rire lui ont permis de pressentir sa tendance agressive derrière la gentillesse de ses habitudes de vie. Ce n'est pas rien. Il lui restera à s'y retrouver avec ses intentions agressives – ses symptômes de tapinois dont il camoufle soigneusement les manifestations. Faire un enfant à une femme est bien au cœur de son bricolage symptomatique... mais il lui faudra explorer au-delà, ce que l'inconditionné de l'amour pour une femme s'accompagne de condition absolue du désir. Derrière son désir d'enfant, que veut vraiment une femme ? Comment tenir sa place d'homme dans le monde ? et plus particulièrement comment parvenir à assumer sa fonction phallique dans la relation sexuelle, tout autant que dans sa vie d'homme et de père. L'analysant obsessionnel se doit d'avoir « le courage de [sa] lâcheté ». Il devra accepter d'engager ce qu'il a de plus intime dans cette expérience pour ne plus traiter le désir de l'autre comme un risque. Repérer que la haine de la demande se renverse en demande de haine – haine du désir de l'Autre qui n'est autre que la mise en quarantaine de son propre désir. Arrivera-t-il à déchirer le voile pour s'apercevoir que son abnégation n'est qu'une protection, lui épargnant toute menace de pouvoir être atteint par l'autre ? C'est tout l'enjeu, pour l'analysant, certes, mais également pour l'analyste qui est pour la moitié dans ce symptôme, car, comme l'avait avancé Éric Zuliani : « À partir du moment où nous accueillons un sujet, nous faisons partie à présent du problème, du symptôme du sujet, nous le complétons. »

IV — PSYCHOTHÉRAPIE / PSYCHANALYSE

Je vais tenter pour terminer, de montrer les enjeux de la position de celui qui se mêle de s'occuper de la subjectivité des autres. Cette position, loin d'être objective, repose sur les trois

²⁰. Balzac de H., *Illusions perdues*, Paris, Folio, 2013, [De] Coralie s'adressant à Camusot, son amant, à propos des bottes de Lucien de Rubempré.

²¹. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 108.

passions du manque à être que nous travaillons cette année : l'amour, la haine et l'ignorance. Je propose, pour le comprendre de les reprendre avec un petit schéma. Un schéma triangulaire qui s'appuie sur une indication de Lacan trouvée dans le Séminaire I²². Sur un des côtés du triangle, je situe le vouloir le bien, sur le second le ne rien vouloir savoir et sur le troisième la méchanceté.

***Vouloir le bien**

Vouloir le bien est une passion qui se situe entre imaginaire et symbolique. Cela revient à rester abrité derrière les identifications imaginaires et, par amour, donner du sens aux événements. Les interactions entre imaginaire et symbolique sont alors neutralisées et cela empêche toute modification du symptôme. De toutes façons donner du sens, c'est au mieux apporter le sens commun mais plus généralement délirer (dire n'importe quoi) sur le réel.

***Ne rien vouloir savoir**

Cette passion de l'ignorance est un rejet de toute dimension du sujet – elle se joue entre réel et symbolique. Rester dans l'ignorance c'est créer du savoir sans tenir aucun compte des paroles de celui qui se présente à nous avec sa souffrance. Cette ignorance féroce ne peut aboutir qu'au pire.

***La méchanceté**

Cette dimension de haine se joue entre imaginaire et réel. C'est vouloir s'acharner à épingle ce moi à une identification qui a toujours été son fardeau. C'est alors à l'aide d'une suggestion féroce que l'on compte agir en exigeant du moi les bons comportements.

MAÎTRISE : QUI EST LE MAÎTRE DU JEU ?

Ce que j'ai distingué dans ce schéma, reste cependant noué par la structure triangulaire : pas d'amour, sans ignorance et son envers de haine – c'est ce que la psychanalyse peut révéler à la civilisation.

Chaque psychothérapie se manifeste plutôt sous l'un ou l'autre de ces versants passionnels, parfois de manière bien caricaturale, Mais il y a un point qui rassemble toutes les psychothérapies, c'est la dimension de maîtrise. Vouloir être le maître. En effet, le thérapeute, pour justifier ses pratiques s'abrite derrière son savoir, son savoir-faire et éventuellement son expérience. C'est de cette place qu'il tente de soulager ou de vouloir guérir. Cet appui sur un savoir, quoiqu'il en veuille, lui donne un pouvoir de maître. Le pouvoir de savoir ce qui convient le mieux à l'autre et de lui suggérer les solutions.

Parler a cet effet. C'est la loi que connaît la psychanalyse. Ce que doit savoir le psychanalyste c'est que c'est bien le signifiant qui a le pouvoir. Et c'est donc une exigence éthique que de renoncer à tous les pouvoirs de suggestion que comporte toute prise de parole. A l'envers de ce pouvoir il peut œuvrer, pour que soit repéré la puissance des signifiants maîtres – je souligne à l'envers – C'est la meilleure manière de restituer la dimension symbolique et de faire advenir le sujet de l'inconscient – l'exemple de la dénégation témoigne, comme nous l'avons vu, des traces de cette souveraineté. Je viens d'évoquer la suggestion qui intervient par l'intermédiaire des significations que charrie la parole. Si les significations rassurent, elles renforcent la dimension paranoïaque du rapport à l'autre – y compris dans le dialogue analytique. En effet la signification fait tenir l'intrication de l'imaginaire et du symbolique et donne de la consistance à la méconnaissance du moi.

²². Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 297-298.

Nous nous retrouvons alors avec trois pouvoirs²³ : « la tyrannie » du moi²⁴, l'autocratie du signifiant et le despotisme de la signification [et] ; avec la psychanalyse, nous pouvons en discerner un quatrième qui se tient à l'envers du pouvoir du signifiant²⁵. (Cf. En 1958, la position d'abnégation qui consistait à mettre ses sentiments à la place du mort et l'envers, aussi, de la pleine conscience)

Il appartient à chaque thérapeute de reconnaître, pour son propre compte, le rapport au pouvoir qui lui appartient.

Le moi et sa sournoise paranoïa. Lacan parle de paranoïa dirigée. L'expression n'est plus guère utilisée. Je suppose qu'il s'agit des manœuvres, *sous transfert*, qui visent à détourner la tendance agressive portée sur l'autre en la retournant sur le sujet pour qu'il y découvre le noyau de réel auquel il a eu affaire. Ceci ne peut se faire que par le déchiffrement de l'intention agressive, de l'intention symptomatique, c'est-à-dire en détournant la signification (entre Imaginaire et Symbolique) vers le signifiant (entre Symbolique et Réel). Comme l'a avancé Françoise Pilet, ce sont toutes les formations de l'inconscient que l'analysant doit lire, apprendre à lire avec l'analyste ou plutôt déchiffrer. C'est par l'inconscient que l'agressivité se manifeste.

Un point encore – que je ne vais pas développer – sur la structure du symptôme que nous brosse ici Lacan²⁶. Je soulignerai simplement qu'elle rend remarquablement compte des développements plus tardifs de son enseignement. Il ne s'agit encore que de l'intrication imaginaire et symbolique de sa structure. Mais, remarquons la place nodale qu'il accorde à sa racine imaginaire, la place vide de l'image originellement prise comme support d'identification. Les deux termes d'îlot et de scotome désignent, comme par avance, le lieu d'un noyau de réel au croisement de l'imaginaire et du symbolique. Îlot et scotome sont bien des termes précurseurs, de ce qui deviendra le reste incurable du symptôme – l'os de la cure qu'a décrit Jacques Alain Miller dans un livre²⁷ sur la fin d'analyse.

Tout ce texte de l'agressivité en psychanalyse est une critique particulièrement acerbe de ceux qui se piquent de refonder la psychanalyse à partir des illusions du moi. Ce que veut Lacan c'est décrasser une psychanalyse engluée dans la psychologie de l'ego.

Un mot encore. La pullulation des psychothérapies en tous genres s'associe à un renforcement du moi tout aussi impressionnant. Il faut bien se l'admettre : ce moi fort est de plus en plus perdu. La présence de l'analyste deviendra un bien précieux pour éloigner une haine qui se serait institutionnalisée²⁸.

Remi Lestien

²³. On pourrait y voir les futurs quatre discours de Lacan : successivement : celui de l'hystérique, du maître, de l'universitaire et de l'analyste.

²⁴. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p. 122.

²⁵. Pour le moi il pourrait s'agir des psychothérapies relationnelles, pour le signifiant des psychothérapies directives comme le comportementalisme et pour la signification de tout ce qui est éducatif ou religieux.

²⁶. C'est l'aspect de notre praxis qui répond à la catégorie de l'espace, pour peu qu'on y comprenne cet espace imaginaire où se développe cette dimension des symptômes, qui les structure comme îlots exclus, scotomes inertes, ou autonomismes parasites dans les fonctions de la personne.

²⁷. Miller J.-A., *L'os d'une cure*, Paris, Navarin éditeur, 2018.

²⁸. Cf. Miller J.-A., « Complotisme », *La Cause du désir*, n° 115, 2023, p. 139 : « À quoi les psychanalystes peuvent-ils prétendre, sinon à rendre un peu plus viable le monde dans lequel nous sommes entrés. »